

Antony

Paul Gadenne

Numéro 83, été 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/20738ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gadenne, P. (2001). Antony. *Nuit blanche*, (83), 60–60.

Antony*

I pleuvait. Quand n'avait-il pas plu ? Quand la vie n'avait-elle pas été louche ? Quand cette gare avait-elle conduit à autre chose qu'à des petits jardins de banlieue avec des boules de verre et des cages à serins accrochées aux barres des volets, à des salons ornés de fauteuils d'un autre temps, à la tapisserie fanée, à tout ce qui nous épuise, nous décourage, nous menace tous les jours ? Les campagnes sont électrifiées, soit, mais ce sont toujours les mêmes photos de famille que l'on aperçoit au mur, par les fenêtres ouvertes, et la même petite jeune fille au teint blanc étendue dans son « transatlantique » sous la pergola de ciment.

Pourtant, à peine le train s'est-il arrêté dans cette gare, à peine ai-je le pied dehors – est-ce possible ! ces deux jeunes filles qui marchent sur le quai, l'une derrière l'autre, dans la file des voyageurs : Françoise !.. Marie-Anne !.. Elles se sont retournées, et Françoise m'adresse un grand sourire, mais je ne sais pourquoi, Marie-Anne semble ne pas vouloir me reconnaître. Comme elles ont changé depuis dix ans !.. Chagné, mais le temps ne les a rendues que plus séduisantes. Elles ont grandi, minci, une ombre erre autour de leurs yeux, leurs ressemblances se sont accusées, et pourtant je ne risquerai plus de les confondre, comme je le faisais autrefois. Mystères adorables de la vie !.. Je me précipite vers Françoise, qui semble elle aussi tout heureuse de me retrouver, je l'embrasse ; Marie-Anne sa sœur m'accueille avec non moins de plaisir mais d'une manière plus réservée ; je la comprends, elle m'a avoué autrefois dans notre adolescence des sentiments auxquels j'ai assez mal répondu. Enfin elle consent à se tourner vers moi, s'approche, je vois ses lèvres rouges et charnues, – les lèvres qu'avait autrefois Françoise, comme c'est drôle ! Je l'embrasse sur la joue, mais comment l'appeler ? Marie-Anne ou Françoise ? Pour ne lui donner aucun de ces deux noms, je murmure un « bonjour » indistinct, dont l'émotion compense certainement la brièveté. D'ailleurs, l'autre, – comment ?.. Françoise... Françoise ? – a pris la parole, et la conversation va son train. J'ai toujours admiré à quel point elle était à l'aise en toute circonstance, et cela même quand les circonstances étaient le moins faciles.

Le petit chemin qui conduit à la villa, je le connais bien, il n'a guère changé, et le jardin non plus avec ses arceaux de roses pompon, sous lesquels me voici arrêté avec Françoise – non Marie-Anne. La scène est maintenant au crépuscule, mais c'est un crépuscule

coloré, languissant et chargé de parfums. Moment parfait. Je ne vois plus rien de ce qui nous entoure.

Seuls, Françoise et moi, au milieu du jardin – quel moment ! Françoise debout contre moi, silencieuse et grave, devant l'irrésistible montée de la volupté partagée, à cet instant sublime où non seulement tout le corps mais tout l'être devient le siège, le temple dédié à la puissance impérieuse et pathétique, où le plaisir devient le bonheur, où la destinée est atteinte, où s'épanouissent pour être comblés presque aussitôt d'une manière inespérée les désirs les plus anxieux, les plus tendres, les plus fous. Sensation ardente, que l'on n'éprouve pas plus d'une fois dans une vie avec cette violence. Quiconque a vécu une fois, ne serait-ce que l'espace d'une minute, sur de pareils sommets, s'en souviendra toujours, – et la vie après lui paraîtra longue, et les jours ternes et sans emploi. La vie bouge en nous, et ne nous laisse jamais longtemps à la même place. Des rencontres comme celles-ci, je le dis, ne se produisent que par exception. Vous aurez beau rêver cela toute votre vie, il est bien rare que le ciel vous accorde cet extraordinaire privilège. Je l'ai connu, et maintenant je n'ai pas trop de toute ma vie pour y rêver.

Or voici qu'au moment où, debout contre Françoise, je goûte cette félicité ardente, je m'aperçois que ce n'est pas seulement Françoise que je tiens dans mes bras, étroitement serrée contre moi, mais Marie-Anne. Je ne m'en serais pas aperçu, peut-être, si tout à coup Françoise ne s'était légèrement penchée sur le côté. Ô stupeur ! Ce n'est pas seulement Françoise que je tiens embrassée, mais Marie-Anne, c'est derrière elle que mes mains se croisent pour la mieux saisir, c'est sa bouche merveilleuse que j'écrase sous la mienne, sans cesser de tenir Françoise, de sorte que je les ai toutes les deux à la fois, et que mon bonheur, notre bonheur à tous les trois, monte, monte, et s'éternise. Ah, ces lèvres pâmées, ce ravissement que je lis à la fois, comme un *double*, sur leurs deux visages ! Il n'est pas possible de connaître rien de plus fort. **NB**

*Ce texte, daté de mars 1956, est l'un des tout derniers composés par Gadenne, qui s'éteindra un mois plus tard. On y trouve le désir, le bonheur mais aussi l'angoissante question de la répétition impossible. Ce sommet atteint, on ne saurait y retourner.